NOUVELLE-ORLÉANS, 1ER JUILLET 1912.

COMPTES-RENDUS

DE

L'Athénée Louisianais

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement, s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance.

Le Numéro, 25 Cents,

A l'Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

NOUVELLE-ORLEANS:
Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.
1912

NOUVELLE-ORLÉANS, LE 1er JUILLET 1912.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet :
- 1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;
- 2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;
- 3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du Vendredi, 12 Avril 1912, dans l'Étude du Secrétaire Perpétuel.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Sont présents : MM. Charles Soniat, 2d vice-président ; Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ; Edgar Grima, sous-secrétaire ; Juge Joseph A. Breaux et André Lafargue.

A 4 heures le président ouvre la séance.

Après suspension des règlements, par un vote unanime, Mlle Sarah F. Henderson est élue membre actif de l'Athénée Louisianais.

Le président annonce que les deux manuscrits reçus pour le concours de 1911-1912 sont d'égale valeur. Le comité d'examen a décidé de diviser le prix en espèces et de donner deux médailles.

L'Athénée décide aussi que sa fête annuelle aura lieu le vendredi, 10 mai, à 8 heures du soir, dans la salle " Progressive Union."

Le Consul Général de France sera invité à y prononcer un discours, le rapport du comité d'examen sera fait par le président de l'Athénée qui, lui aussi, prononcera un discours, le Père Antonio Huot plaidera la cause du Congrès de Québec avec son éloquence ordinaire, MM. Rouen et Lafargue y liront des extraits des manuscrits couronnés et on y fera de la musique. La partie musicale du programme est laissée à MM. Edgar Grima et Bussière Rouen.

M. Charles T. Soniat s'occupera de la formation du comité de réception.

A cinq heures et un quart l'ajournement est prononcé.

Vendredi, 10 Mai 1912.

La réunion annuelle de l'Athénée Louisianais qui devait avoir lieu ce soir à la salle " Progres-

sive Union" a été renvoyée au vendredi, 17 mai, à la même salle.

Les invités de notre société n'ont pas pu répondre à notre invitation, car les rues de notre bonne ville s'étaient transformées en canaux sous l'effet d'une pluie torrentielle comme on n'en a peut-être jamais vu auparavant à la Nouvelle-Orléans, laquelle devenue, en cette occasion, la rivale de Venise, n'avait pourtant pas mis à la disposition de ses habitants, comme le fait la belle ville d'Italie, de nombreuses gondoles.

L'Athénée regrette énormément ce contretemps sans lequel de nombreux invités auraient encore donné une preuve éclatante de l'intérêt qu'ils portent à son œuvre, mais il les convie vendredi prochain.

L'Athénée adopte le compte-rendu suivant de la fête annuelle du 17 mai, publié par l'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

L'Athénée Louisianais avait convié, hier soir, ses membres et ses amis, lesquels sont légion, à sa séance annuelle qui a été tenue dans la salle de la " Progressive Union."

Très brillante et très nombreuse était l'assistance et très réussie a été cette fête littéraire et artistique, à l'issue de laquelle ont été couronnés les deux lauréats du concours de 1911-1912.

Après que les membres du comité furent venus occuper les sièges qui leur étaient réservés

sur l'estrade, le président de l'Athénée, M. le président Alcée Fortier, a prononcé un intéressant discours, et a donné lecture du rapport du comité d'examen des manuscrits.

Le distingué président de l'Athénée Louisianais s'est exprimé en ces termes :

" Mesdames et Messieurs,

Comme vous le savez, l'Athénée Louisianais fut fondé en 1876 et existe depuis plus de trente-six ans. Notre société a sept ans et demi de plus que l'Alliance Française de Paris, à laquelle elle est affiliée depuis longtemps, et elle est beaucoup plus âgée que l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, dont elle est un des groupes les plus anciens et les plus importants. Trente-six ans, c'est déjà une longue vie pour une société littéraire, surtout quand cette vie a été toute d'activité et de dévouement, sans aucun moment de défaillance dans la réalisation de l'œuvre entreprise, le maintien de la langue et de l'esprit français en Louisiane.

Par son journal, par ses séances ordinaires et ses séances publiques, par des conférences faites par les membres de la société et des étrangers distingués, par son concours annuel, l'Athénée Louisianais a maintenu son œuvre pendant plus d'un tiers de siècle. Nous pouvons prédire, sans crainte de nous tromper, que les principes que nous représentons aujourd'hui seront encore bien vivaces sur

cette terre louisianaise en 1976, un siècle après la fondation de l'Athénée, lequel, bien que centenaire alors, sera aussi vigoureux que de nos jours.

Je le déclare ici, en toute sincérité, que j'ai pleine et entière confiance que nos fils et nos petits-fils continueront notre œuvre, de même que nous avons continué celle des fondateurs de l'Athénée. Ils le feront, non seulement par piété filiale, mais encore parce qu'ils comprendront que c'est éminemment de leur intérêt de maintenir chez eux les nobles traditions de leurs ancêtres de la douce France, traditions qui ne pourront être maintenues qu'en conservant le français au foyer de famille. La Louisiane vient de célébrer avec joie et avec éclat le centenaire de son admission dans la grande Union Américaine. Elle est heureuse et fière d'être un Etat souverain des Etats-Unis d'Amérique, mais elle n'a pas oublié son histoire et se rappellera toujours qu'elle a été française et latine. Elle ne voudra jamais perdre son cachet artistique, qui est une belle fleur gauloise au parfum le plus doux.

A la dernière réunion annuelle de la Fédération de l'Alliance Française, le 10 avril, à New York, le secrétaire de la Fédération, M. Louis Delamarre, a parlé de nos Comptes-Rendus et a dit que l'Athénée Louisianais était la société française la plus ancienne aux Etats-Unis faisant œuvre d'encourager le français. Nous avons eu l'approbation de M. Jusserand, le sympathique ambassa-

deur de la République Française aux Etats-Unis, et de son éminent prédécesseur. M. Jules Cambon, qui, de Berlin, se rappelait dernièrement à notre souvenir. Tous les consuls de France à la Nouvelle-Orléans nous ont donné l'appui le plus efficace, et nous n'oublierons jamais M. le vicomte d'Abzac, M. d'Anglade, M. Ambrogi, M. Dejoux, qui furent des amis dévoués de notre société, comme l'est actuellement M. le consul général Francastel, qui s'intéresse à notre œuvre comme représentant de la France et comme un fin lettré qui veut encourager les efforts d'une société littéraire laborieuse et énergique.

Une des meilleures preuves que l'Athénée Louisianais est connu c'est qu'il a été invité de la manière la plus flatteuse à prendre part au grand Congrès de la Langue Française au Canada, qui aura lieu à Québec, à la fin du mois prochain, et dont notre excellent ami, M. l'Abbé Huot. va bientôt nous parler. Il est bien que la Louisiane et le Canada maintiennent le lien qui les relie depuis plus de deux siècles, que les deux grands centres de la culture française sur ce continent, Québec et la Nouvelle-Orléans, continuent à avoir entre eux les relations les plus cordiales, les plus fraternelles.

Depuis 1878, quand fut institué notre concours annuel, trois fois seulement nous n'avons pas eu de médaille à décerner à un concurrent heureux. L'année dernière nous n'avons pas eu

de succès, mais cette année-ci nous avons reçu deux manuscrits, dont le mérite était si grand que le comité d'examen a décidé de couronner tous les deux, partageant le prix de cinquante dollars, comme cela se fait souvent à l'Académie Française, et donnant une médaille d'or à chacune des concurrentes. J'emploie le féminin ici parce que le comité d'examen, après avoir décidé de couronner les deux manuscrits, et selon les conditions du programme, a ouvert les enveloppes contenant les noms des concurrentes, et sait seul jusqu'à présent quels sont les lauréats du concours de 1911. Les membres du comité d'examen sont Messieurs le Juge Joseph A. Breaux, Edgar Grima, Ferdinand Larue, Hugues J. de la Vergne, André Lafargue, le secrétaire perpétuel et le président de la société.

Le sujet du concours était : "Les Romans de Pierre Loti." Les deux manuscrits que nous avons reçus donnent une excellente idée de l'œuvre du grand écrivain, dont la plume paraît un pinceau, tant il y a de coloris sur chaque page des admirables romans du marin-romancier. Les descriptions de la nature, faites par Pierre Loti, surpassent celles de Bernardin de Saint-Pierre et égalent les plus belles de Jean-Jacques Rousseau et de Chateaubriand. C'est ce que nos deux concurrentes ont parfaitement compris. L'une, dont la devise est "On trouve au fond de tout le vide et le néant," a fait une analyse complète des ro-

mans de Loti et en a fait une critique remarquable, au point de vue des idées et du style. Nous regrettons seulement que, par moments, la langue manque de correction, ce qui pourrait indiquer que le français n'est pas la langue maternelle de l'auteur. L'autre concurrente a pris pour devise "Travaille et espère." Son manuscrit n'est pas aussi long que le premier, mais il est écrit en excellent français, et la critique des romans de Loti est judicieuse et fine. Le comité d'examen félicite les auteurs des manuscrits couronnés et recommande avec plaisir à l'Athénée de décerner un prix de vingt-cinq dollars et une médaille d'or à chacune des concurrentes.

Notre fête annuelle est toujours artistique aussi bien que littéraire. Vous entendrez ce soir, Mesdames et Messieurs, des artistes louisianais de grand talent, et nous sommes certains que vous passerez ici une soirée agréable. Nous vous souhaitons cordialement la bienvenue et nous vous remercions de l'appui que vous donnez à l'œuvre de l'Athénée Louisianais, que nous croyons bien française, c'est-à-dire utile et patriotique."

M. Henri Francastel, consul général de France, a pris ensuite la parole et dans une charmante allocution a tout d'abord complimenté l'Athénée, qui depuis sa fondation poursuit vaillamment la noble tâche qu'il s'est assignée, puis a félicité les lauréats du concours.

M. Francastel a dit :

" Mesdames et Messieurs,

C'est une tâche ardue que de parler après M. Fortier. L'excellent président de l'Athénée Louisianais s'entend, en effet, comme pas un à épuiser un sujet : il ne reste pour ainsi dire rien à glaner sur les domaines où il a fait sa récolte.

De plus, je n'ai pas comme lui l'avantage de connaître les manuscrits couronnés : je marche de pair avec le public ; le jury a été d'une discrétion admirable, et je ne pourrai me former une opinion sur la valeur des susdits manuscrits que tout à l'heure lorsque j'aurai entendu M. Bussière Rouen et M. Lafargue nous en lire des extraits. J'ai toutefois ouï dire que les études qui se partagent cette année le prix offert par l'Athénée Louisianais étaient de tout point excellentes, et sur ce seul bruit je me permettrai d'adresser mes bien sincères félicitations aux deux lauréats. Je n'ose pas dire lauréates, bien qu'il s'agisse de deux dames, le dictionnaire français n'ayant point jusqu'à ce jour donné l'hospitalité à ce féminin. En France ce terme n'est point encore devenu indispensable comme ceux d'avocate ou de cochère. Il faut venir à la Nouvelle-Orléans pour voir le sexe faible l'emporter ainsi sur le sexe fort dans un concours littéraire. Oui, Messieurs, il faut le constater à notre honte, nous sommes battus sur toute la ligne. Que dis-je : battus ! Nous n'avons même pas osé nous montrer sur le champ de bataille.

Car, vous le savez, aucun manuscrit signé d'un nom d'homme n'a été présenté au concours.

Quoi qu'il en soit, Messieurs et chers compagnons d'infortune, n'ayons pas l'air de nous apercevoir de notre défaite : c'est encore la façon la moins pénible de la subir, et crions galamment : Honneur aux dames de la Nouvelle-Orléans qui perpétuent avec tant d'éclat les bonnes traditions de la culture française en Louisiane.

Le rapport du comité d'examen a été court, mais les juges ont été avec raison enchantés des résultats du concours."

Deux manuscrits ont été remis au juri littéraire qui les a jugés tous deux d'égale valeur et a divisé entre les lauréats le prix offert par l'Athénée.

"Les Romans de Pierre Loti," tel était le sujet proposé aux candidats. Sujet vaste et intéressant qui ne pouvait évidemment être traité dans vingt-cinq pages, et il fallait le considérer à un point de vue spécial pour arriver à se tenir dans la limite indiquée.

Mais quel beau sujet ! quelle riche mine à explorer, quel plaisir et quel intérêt éprouvés par ceux qui ont tenté ce combat courtois, cette étude de l'œuvre du plus fécond des romanciers français.

Mlle Ella de Los Reyes, a charmé ses auditeurs par un solo de violon—une Rhapsodie Hongroise—interprétée avec infiniment de goût et de talent.

M. l'abbé Antonio Huot, invité par l'Athénée Louisianais à parler du Congrès de la Langue Française au Canada, n'a malheureusement pu assister à la séance, et son absence a été très regrettée par les membres et les invités.

Mlle Rita Boudousquié s'est montrée musicienne consommée dans l'interprétation de "Ninon."

M. André Lafargue, avocat-conseil du Consulat de France, a donné ensuite lecture d'un manuscrit couronné, puis un Prélude de Mendelssohn a été joué au piano par Mlle Marie Rouen.

Le second manuscrit couronné a été lu par M. Bussière Rouen, secrétaire perpétuel de l'Athénée Louisianais.

Les auditeurs ont ensuite eu le plaisir d'entendre un très beau solo, "Charmes des jours passés", chanté avec art par Mme Henri Overstreet Bisset. Accompagnatrices: Mme René Séré et Mlle Nisida Sougeron.

A l'issue de ce solo, les deux lauréats du concours de 1911, Mlle Joséphine E. Diaz et Mlle Régina Blanchin ont été priées de s'avancer sur la scène.

Les deux personnes à qui les prix et les médailles ont été décernés n'étaient pas présentes ; le secrétaire a été chargé de les faire parvenir à ces demoiselles.

Voici les noms des membres du comité de réception chargés de l'organisation de cette char-

mante soirée qui a été réussie en tous points : MM. Charles T. Soniat, président ; Henry Baudéan, Dr. Eugène Fortier, James J. A. Fortier, Donald Renshaw, Charles J. Rivet, G. Léon Soniat.

Séance du 12 Juin 1912.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Membres présents : MM. Charles T. Soniat, 2nd Vice-Président ; Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ; Edgar Grima, sous-secrétaire ; Mlle Sarah F. Henderson, Dr. Felix A. Larue, M. André Lafargue, M. Jules M. Wogan.

Un grand nombre d'invités assistent à la réunion; M. E. J. Choppin, représentant l'Abeille, est aussi présent.

Les procès-verbaux des deux séances précédentes sont lus et adoptés.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance :

(1) Lettres de Mlles Joséphine E. Diaz et Régina Blanchin, médaillées du concours de 1911-1912, offrant leurs remercîments à l'Athénée.

(2) Lettre de Mlle Sarah F. Henderson remerciant notre société de l'avoir élue membre actif, et acceptant avec plaisir de s'associer à son œuvre à laquelle elle porte le plus haut intérêt.

(3) Lettre de Mme W. J. Sheldon, (une

des médaillées de nos concours) remerciant le secrétaire de l'envoi des "Comptes-Rendus." etc.

(4) Lettre de M. Jules Pelet, rédacteur en chef de l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, annonçant à l'Athénée que plusieurs projets de loi tendant à abolir la publication en français des annonces judiciaires et des lois ont été déposés devant l'Assemblée Législative de la Louisiane qui siège en ce moment. Cette question a, dit-il, "une importance vitale pour l'Abeille ; notre journal étant le seul quotidien français en Louisiane, se trouve directement visé."

Il fait appel à l'Athénée et à la bonne volonté de tous ceux qui s'intéressent à la cause du français dans notre Etat. Il termine en disant que si notre société pouvait prêter à l'Abeille son appui, soit collectivement soit par l'intermédiaire de quelques-uns de ses membres, il en serait très reconnaissant.

A ce sujet, le président annonce qu'il a signé, au nom de l'Athénée Louisianais, une liste adressée à l'Assemblée Législative, demandant le maintien des publications françaises.

Sur motion adoptée à l'unanimité des voix, l'action du président est approuvée, et des vœux sont formés pour la prospérité du vieux journal français qui, depuis 85 ans, "s'efforce de lutter pour la cause française en Louisiane."

Sur proposition du secrétaire des remercîments unanimes sont votés à :

M. Francastel, consul général de France, et aux dames dont le gracieux concours a assuré le succès de notre dernière fête annuelle.

A l'Abeille qui publie si généreusement le programme de nos concours et fait de si élogieux rapports de nos séances.

A l'Union Française pour l'usage de sa salle pour nos séances, à titre gracieux.

A " F. Laudumiey & Co., Ltd. " qui nous a fourni gratuitement deux voitures le soir du 10 mai.

A la " Dugan Piano Company " qui a fourni le piano pour le 17 mai sans vouloir accepter de paiement.

A la " Progressive Union " qui nous a permis de nous servir de sa belle salle le 17 mai à titre gracieux.

L'ordre du jour demande le choix du sujet et la préparation du programme pour le concours 1912-1913. Le secrétaire propose de laisser le choix du sujet à l'auditoire d'élite qui nous a fait l'honneur d'assister à la réunion de ce soir. Cette proposition étant adoptée, les sujets suivants sont offerts :

Georges Sand, La Fontaine et ses fables, Le Théâtre moderne, L'Aviation, La Chanson depuis les bardes et les troubadours jusqu'à nos jours, Anatole France, John Law et le " Mississippi Bubble," Bossuet, Un Personnage historique quelconque, de préférence une femme, Les

Orateurs de la Révolution, Paul Bourget, Télégraphie sans fil.

Le choix semblant être divisé entre les deux sujets suivants : "L'Aviation" et "La Fontaine et ses fables." le résultat de l'appel nominal a donné la préférence à La Fontaine et ses fables par un vote de 24 contre 13.

Un programme semblable à celui du concours de l'an passé a été adopté.

Le président parle longuement du premier Congrès de la Langue Française au Canada, qui se tiendra à Québec les derniers jours du mois. Il aura le plaisir de représenter la Louisiane à cette importante réunion, et y fera un discours. M. Fortier a été nommé président de l'une des plus importantes sections et un des vice-présidents d'honneur du Congrès.

Plusieurs mémoires ont été préparés pour ce Congrès, par le président, Mme Aimée Beugnot, M. Edgar Grima, M. André Lafargue, M. Albert Breton et M. Bussière Rouen, et le président invite Mme Beugnot et M. Lafargue à lire leurs mémoires ; celui de Mme Beugnot a pour titre : "La Langue française en Louisiane dans la famille et dans les relations sociales ;" celui de M. Lafargue est intitulé : "L'Etat légal du Français en Louisiane, Le Français dans les services publics en Louisiane."

Ces deux mémoires, préparés avec grand soin par leurs auteurs, traitent le sujet d'une ma-

nière parfaite, intelligente, spirituelle et patriotique, et font honneur à la Louisiane.

M. Edgar Grima fait une charmante causerie qui nous fait passer un excellent quart d'heure. Notre sous-secrétaire donne de très bons conseils à ses collègues et il espère qu'ils les suivront, afin d'assurer le succès des futures réunions de l'Athénée et de les rendre aussi intéressantes que celles de ce soir. Des remercîments sont votés à Mme Beugnot et à MM. Lafargue et Grima.

A dix heures et un quart l'ajournement est prononcé jusqu'au mois d'octobre.

LES ROMANS DE PIERRE LOTI.

Devise: On trouve au fond de tout le vide et le néant.

Suivant les traditions littéraires c'est l'Académie qui ouvre la gloire aux écrivains. Pierre Loti est une brillante exception à cette règle presque générale. Ce romancier très original avec la magie de sa plume a provoqué un tel succès de larmes et s'est créé une sympathie universelle et une renommée si grande qu'il s'est imposé à l'Académie. Le public a été tellement conquis et subjugué par la contagion de cette grande tristesse et de cet ennui désespéré qui se lamente aux quatre coins du monde, sous la flamme des tropiques, au milieu des mers sans bornes, dans le désert lumineux et au fond des brumes septentrionales, qu'on n'a pas

même songé à le discuter. La sensation qu'il a produite avec ses romans si magnifiquement étranges et déconcertants, a été si nouvelle au temps où on était las de l'élégance des châteaux et de l'idéalisme bourgeois qu'on a accueilli avec un enthousiasme effréné ce poète prosateur qui a mis dans ses livres la sincérité d'une confession.

Comment donc expliquer cette popularité? Analysons ses œuvres avec impartialité et voyons les qualités qu'elles possèdent. A quelle école appartient-il? Est-ce la magie et la perfection du style, est-ce la connaissance intime du cœur humain, ou bien est-ce la puissante vérité psychologique et la grandeur morale qui donnent aux romans de Pierre Loti leur immense popularité—popularité si universelle qu'ils ont été traduits dans toutes les langues européennes.

Le mot roman suggère une histoire bien construite et avec beaucoup d'intérêt. Les lecteurs en général demandent aux romanciers beaucoup d'amour, un peu de meurtre pour terrifier et un peu de religion pour édifier. L'humanité demande, avant tout, d'être flattée—surtout dans les livres, c'est pour cela que les romans idéalistes qui nous représentent des héros braves comme des lions et vertueux comme malheureusement on ne l'est pas dans la vie, sont si populaires. Le public qui s'occupe des fictions est sentimental. Bernard Shaw explique cela en disant que la plupart des gens vivent une existence de froide réalité opposée

à l'Idéal ; c'est pour cela qu'ils demandent aux romanciers et aux dramaturges de décrire une vie de rêve différente de l'existence prosaïque de tous les jours. " Otez à l'humanité l'illusion, dit Ibsen, " et vous tuez le bonheur." Ce n'est après tout qu'un philosophe qui peut avoir le courage surhumain d'être réaliste dans le vrai sens de ce mot.

Eh bien, n'allons pas chercher chez Loti une histoire suivie et bien construite, car ses livres n'ont ni plan ni intrigue. Il a pour thème l'amour exotique, et ses romans se ressemblent tous. "Madame Chrysanthème," " Le Mariage de Loti," " Aziyadé," " Le Roman d'un Spahi," etc., sont à peu près la même chose. L'action est fort simple. Loti, un caractère fictif (qui est l'auteur lui-même) tantôt officier de marine, tantôt soldat, fait des mariages morganatiques avec des femmes de l'Orient ou de la Polynésie ou du Japon, etc. Il nous raconte sa vie dans ces pays de rêve, tantôt avec une petite créature délicieuse comme Madame Chrysanthème, tantôt avec la poétique sauvagesse qui s'appelle Rarahu ou Fatou Gaye, qui sont toutes très charmantes, très jolies et naïves, mais qui après tout ne sont que des poupées de plaisir et des jouets de passage avec qui le romancier joue d'être amoureux. L'amour, tel que le comprend Ibsen dans " Rosmersholm," l'amour qui est l'union de deux âmes—de deux créatures qui se comprennent—le " higher love " qui est quelque chose de plus haut que le désir, n'existe

pas dans les livres de Loti. C'est vrai qu'il a traité l'amour d'une façon très originale, mais de cela nous parlerons plus tard.

Pierre Loti a adopté la façon d'écrire des Frères de Goncourt. Il a choisi le roman par morceaux et les chapitres sans transition, aussi "Aziyadé," les Désenchantées, Mon Frère Yves, Pêcheur d'Islande, etc., ne sont que des carnets de notes.

Ce procédé unique en littérature, qui est chez les de Goncourt un parti pris sans raison, s'explique facilement chez Pierre Loti par la composition même de son œuvre qui se compose d'un journal de voyages, de cahiers d'explorations, de souffrances au jour le jour, de larmes d'exil, de passions ardentes, de petits contes où le cœur saigne par lambeaux à travers les séparations et les absences. Il n'y a pas au monde un style plus propre à traduire ces sortes d'impressions-là que le style de l'auteur de "Pêcheur d'Islande." Ce style si bref, si énumératif, si magnifiquement coloré, si délicieusement spontané. Ce style original que l'on pourrait presque appeler le style *désécrit*, car il est sans formule et sans rhétorique—absolument simple. Tout son procédé consiste, non dans sa façon de rendre, mais dans sa façon de sentir. Le résultat est si heureux et si intense qu'il semble cherché, mais la peinture reste naïve malgré l'insistance familière et la gravité flêchie. Quand nous lisons "Madame Bovary" nous ad-

mirons ce style impeccable et parfait, mais nous nous apercevons que les préoccupations de la phrase tourmentent Flaubert, cet apôtre de "l'art pour l'art." Loti, au contraire, ne se soucie que de nous faire sentir. S'il *désécrit* son style ce n'est pas par maniérisme, mais à cause qu'il veut être poignant, et il réussit admirablement. Ses phrases se heurtent, se piétinent, insouciantes de l'harmonie, acceptant les répétitions et les assonnances, ou bien elles coulent calmes et au hasard du chemin comme un fleuve; quelquefois elles sont expressives et choisies comme des strophes, et bien des fois aussi il nous serait presque impossible de les analyser. Mais quoique l'auteur se moque des convenances grammaticales il reste toujours un écrivain et un artiste supérieur. Il emploie le vocabulaire courant, les mots ordinaires, les épithètes habituelles, et pourtant sans aucun effort il atteint à la profondeur et à la grandeur.

Cette indifférence d'esthétique absolue distingue Loti des réalistes de l'école de Flaubert. Loti se soucie peu de la forme, et cependant l'intensité de "Pêcheur d'Islande" et du "Roman d'un Spahi" est aussi profonde que celle de la "Tentation de Saint-Antoine" ou de "Madame Bovary" parce que le style, à proprement parler, consiste surtout dans la violence de l'idée et de l'image. Les livres de l'auteur des "Désenchantées" ont une sincérité qui fascine et qui charme.

L'œuvre de Loti trouble les notions d'art et

de moralité, car il a rompu les traditions du roman, dédaigné la composition, déplacé l'intérêt et abandonné l'intrigue. Il a remplacé tout cela par des états de crise de l'âme, par des visions fugitives, par des souffrances ressenties, par la notation au hasard des choses qu'il n'avait pas destinées à la publication. Sa manière de composer est fort simple. Il remplit un peu chaque jour des pages volantes qui finissent par former un livre fixant sa propre vie. Ses romans ne sont que des répétitions, mais son art est très humain. Il est si sincère, si franc, si original, et il a tellement vécu, que malgré nous ce style simple, ce style insouciant est à notre avis beaucoup plus attrayant que la perfection inouïe des Flaubert et des Chateaubriand. C'est ce contact intime du lecteur avec la personnalité hypnotique de l'écrivain qui explique l'immense popularité de ses romans.

Loti est un peintre en mots aussi grand que Flaubert. Il rappelle les écrivains de l'école réaliste, mais quoiqu'il ait plusieurs traits en commun avec les de Goncourt ses œuvres ont une ardeur poétique qui diffère essentiellement de la lumière sèche de la nature qui était la seule inspiratrice des réalistes. Loti est un peintre et un poète. Il est poète, avant tout, dans le vrai sens que Coleridge comprenait ce mot sublime. Plusieurs pages de ses écrits rappellent les poèmes de Wordsworth. On trouve dans ses romans, comme dans les odes du poète anglais, cette intuition mystérieuse qui

suggère le mystère de la préexistence et qui contraste étrangement avec le matérialisme pessimiste de l'auteur, qui a eu le cynisme de nous faire sa fameuse confession de foi dans "Aziyade."

Pour comprendre toute la différence qui existe entre Loti et les écrivains de l'école réaliste nous n'avons qu'à remarquer la façon très originale qu'il a de traiter la nature. Il regarde les enchantements de ces pays du soleil et observe les splendeurs des climats d'Orient à travers les nostalgies de l'exil et les mélancolies passionnelles. Il donne à ses peintures le ton de sa propre désolation. Il pétrit la nature avec son propre cœur. Ses tableaux de paysages sont émotionnés. Avec un talent incomparable il nous fait sentir "cette tristesse des choses" dont parlent les poètes. Avec quelle simplicité il opère ce miracle. Deux lignes lui suffisent pour transformer sa vision qui se cristallise dans une sorte d'optique inédite faite de réflexion, de regret et de mélancolie civilisée. La nature dans ses œuvres n'apparaît pas comme elle est vue dans la lumière froide et prosaïque du jour, mais réfléchie dans le miroir de la personnalité de l'écrivain.

On pourrait décrire ses livres comme une série d'impressions réalistes, il est vrai, mais ayant quelque chose qui suggère le romanesque et surtout ayant de la poésie et du pathétique, deux mots qu'on ne trouve pas dans le vocabulaire des réalistes. Loti suggère plutôt l'imagination ro-

mantique d'un Gautier que l'observation scientifique d'un Balzac. Le mot " impressionniste " décrit à merveille cet écrivain si original et si rebelle à l'analyse.

Henry James, un des plus ardents admirateurs de l'auteur de " Pêcheur d'Islande, " prétend que Loti n'a pas une connaissance intime du cœur humain et que du moment qu'il commence à décrire l'esprit de l'homme il cesse d'être expert. Il est très vrai que l'auteur de " Madame Chrysanthème " n'est pas psychologue. Dans ses livres nous ne trouvons pas cette lutte de l'esprit et de la matière qui caractérise les romans d'Anatole France par exemple,—cette lutte d'une âme qui souffre et qui cherche à s'affranchir moralement et à s'élever jusqu'à l'Idéal. L'art de Loti consiste à exprimer les expériences des sens. De la vie plus subtile et plus profonde qu'on pourrait appeler " la vie de l'âme," il ne s'en soucie pas. L'existence artificielle des civilisés et les gens névritiques et compliqués se prêtent à l'observation du psychologue. Il est très facile de comprendre que des natures tourmentées et malades comme Madame Bovary, pour qui la vie n'est qu'une lutte incessante entre ce qu'elle considère l'horreur de la réalité et la beauté idéale de ses rêves, des décadentes ennuyées comme Hedda Gatler et une Madame Alviny qui attaque la société parce qu'elle a souffert des restrictions imposées par les institutions humaines, puissent intéres-

ser des observateurs scientifiques comme Flaubert et Ibsen. Nous comprenons ces heroïnes compliquées et névritiques parce qu'elles sont le résultat de notre culture d'Occident. Elles appartiennent à notre siècle comme le téléphone, la lumière électrique et l'aviation, mais une Madame Chrysanthème, fille d'une civilisation diamétriquement opposée à la nôtre, nous est presque incompréhensible. "C'est quand elle joue," dit Loti, "que ses yeux bridés s'ouvrent et semblent révéler quelque chose comme une âme sous ces enveloppes de marionnette. Mais une âme qui plus que jamais me paraît être d'une espèce différente de la mienne; je sens mes pensées aussi loin des siennes que les conceptions changeantes d'un oiseau ou les rêveries d'un singe. Je sens entre elle et moi le gouffre mystérieux des papillons et des cigales." On se demande, Chrysanthème a-t-elle une âme quelconque? Comment déchiffrer cette petite fille d'un peuple qui, selon Loti, rit de la vie et de la mort. Est-elle simplement une poupée de plaisir—une charmante marionnette qui n'a jamais pensé, ou bien est-elle une créature cynique déjà déçue et désillusionnée malgré son extrême jeunesse. Loti nous laisse douter. Il n'est guère sympathique et il n'a vu dans Chrysanthème qu'une poupée bizarre avec laquelle il a joué à l'amour pour tuer cet ennui désespéré qui le tourmente.

L'auteur du "Mariage de Loti" se préoccupe très peu de psychologie. "Comme c'est las-

sant," écrit-il à Plunkett, son ami intime, "les personnages comme vous et moi, et comme nos existences paraissent extravagantes, inutiles, détraquées, auprès de celles de ces amis simples que je me suis choisis. Je cherche à vivre au milieu de ces gens qui croissent comme des plantes saines, donnent leurs fruits et savent après mourir tranquilles quand l'heure est venue..... Les gens simples, les choses simples, cela me retrempe et me repose." Voilà pourquoi il nous a donné Rarahu, Yann, Sylvestre, Fatou Gaye et d'autres créatures primitives qui ne sont pas tourmentées par le microbe de l'ennui et du pessimisme. Ils sont sains et naturels. Loti voudrait redevenir comme eux, "mais," dit-il avec angoisse, "j'ai beau faire, dans leur milieu primitif, je suis toujours un déclassé jouant une comédie."

Dans "Fleurs d'Ennui" Plunkett nous avoue le secret de l'immense popularité de Pierre Loti. "L'homme primitif," dit-il, en parlant de l'auteur des "Désenchantées," "le sauvage préhistorique est au fond de votre âme. Ce qui est très particulier chez vous, ce qui donne à vos livres cette étrangeté qui attrape les badauds, c'est le mépris que vous semblez faire des choses modernes, c'est l'indépendance avec laquelle vous paraissez vous dégager de tout ce que trente siècles ont apporté à l'humanité pour revenir aux sentiments simples de l'homme primitif. Seulement vous employez

toutes les recherches de l'homme très civilisé pour les rendre intelligibles, ces sentiments."

La personnalité très magnétique de l'auteur de Pêcheur d'Islande contribue beaucoup à rendre ses livres attrayants, et il nous serait indispensable, si nous voulons comprendre la conception unique et originale qu'a Loti de la passion de l'amour, de connaître un peu sa vie.

"The child is father to the man," dit Wordsworth. Rien de plus psychologiquement vrai. Pour comprendre Loti, l'homme, et sa conception désespérante de la vie et de l'amour, il est nécessaire de connaître Loti, l'enfant.

Julien Viaud (Pierre Loti) naquit, non pas en Bretagne, comme on le croirait par les portraits sympathiques qu'il fait des paysans bretons dans "Pêcheur d'Islande" et "Mon Frère Yves," mais à Rochefort dans la Saintonge dont il parle si souvent dans ses livres qui sont imprégnés d'un égoïsme naïf et tout à fait charmant mais lequel, selon l'opinion de beaucoup de critiques, gâte son œuvre. A notre avis, c'est cet égoïsme, comme on veut bien l'appeler, qui la complète et la vitalise. Le plus grand charme de "Madame Chrysanthème" et "du Mariage de Loti" consiste en ce que l'auteur nous dévoile sa pensée et nous raconte sa vie si agitée—cette existence pittoresque de marin, ce changement, cet exil perpétuel où il ne peut y avoir que des installations provisoires, des liaisons sans lendemain, des départs inexorables, et l'inces-

sante tristesse qui suit les adieux. Loti n'est pas seulement un simple homme de lettres, c'est un marin, un voyageur artiste, un homme de métier qui nous raconte ses impressions, un tourmenté, un réaliste puissant, qui a mis tout son cœur dans ses livres. C'est cette personnalité de l'auteur derrière les pages qui nous aide à comprendre ses romans. C'est sa conception de la vie qu'il expose avec une franchise adorable qui nous fait accepter l'interprétation très originale qu'il a donnée à l'amour.

Dans le "Roman d'un Enfant" qui est autobiographique, l'auteur nous raconte l'histoire de son enfance. Ses parents étaient huguenots et strictement religieux. Loti étant le plus jeune de la famille, fut énormément gâté par ses grand'mères et ses grand'tantes qui se mirent à l'adorer et à faire de lui l'être egoïste qu'il devint plus tard. Tout enfant il était rêveur, et les terres étrangères et les mers tropicales hantaient déjà son ardente imagination. "Au bord de la mer," dit-il dans "Fleurs d'Ennui," "je me vois encore, à six ou sept ans, étendu au soleil comme un petit lézard sur la plage, écarquillant mes yeux pour regarder. Oh, ces régions eloignées où le soleil brûle ces forêts tropicales, en ai-je rêvé jadis en m'isolant pendant de longues heures d'été dans les recoins solitaires des bois!! C'était une fascination et en même temps une mélancolie inexprimable que me jetait de loin cette nature inconnue des tropiques."

Ses ancêtres avaient été marins et son grand-

père s'était battu à Trafalgar, et le sang aventurier coulait dans ses veines ; aussi il ne suffisait que d'un simple tableau représentant des palmiers et ce mot magique " colonies " pour l'exciter. La mer—cette ennemie redoutable et invincible que Loti le matelot devait personnifier dans ses livres, avait déjà jeté sur l'enfant l'attraction de son insondable mystère.

La vie de l'enfant aussi bien que la vie de l'homme s'est passée, comme dans ses romans, par morceaux. L'enfant avait une nature inquiète et tourmentée quoiqu'il ait été élevé comme une petite fleur rare de serre chaude à l'écart des autres enfants et maintenu dans une extrême ignorance du mal et de la vie.

Les voyages aux pays de rêve, les climats étranges, le besoin des courses infinies et des émotions inédites qui le tourmentent aujourd'hui ont été les rêves adorés de son enfance. Plus tard, quand il a écrit ses romans d'amour, il n'a fait que résumer sa propre histoire avec la fillette de la Grande Côte qu'il aimait étant enfant et qu'il fut obligé de quitter, comme plus tard il devait quitter Aziyadé et Rarahu.

" Que sera-ce de cette enfant," demandait sa sœur. " Oh mon Dieu ! " dit-il, " Rien autre chose de ce qui en a été ce jour-là. Dans l'avenir rien de moins, rien de plus."

" Ces départs, ces emballages puérils de mille objets, ce besoin de tout emporter, de se faire sui-

vre d'un monde de souvenirs et surtout des adieux à des petites créatures sauvages aimées précisément parce qu'elles étaient ainsi, ça représente toute ma vie, ça."

A vingt-neuf ans il avait déjà fait le tour du monde. En 1879 "Aziyadé," son premier roman, parut. Il eut beaucoup de succès et attira l'attention de cette femme si recherchée, Madame Edmond Adam. Loti devint un habitué de son salon et écrivit pour la "Nouvelle Revue." Depuis ce moment sa fortune était assurée.

Pierre Loti, quoiqu'il possède "les sens d'un sauvage, a l'âme d'un décadent des plus décadents de nos modernes," comme dit Paul Bourget. "Son œuvre est horriblement pessimiste et matérialiste. Le pessimisme d'ailleurs est la maladie des ultra-civilisés. C'est l'acceptation du néant humain, c'est une conclusion générale de la vie résultant de l'observation. L'étude attentive de l'existence huhumaine excluant cette chose mystérieuse qui s'appelle la foi aboutit à une négation absolue. "La tristesse de l'âme," dit l'Ecclésiaste, "est une plaie universelle. Tous ceux qui ont vécu et qui réfléchissent arrivent au mêmes conclusions affligeantes. Comment échapperaient-ils ? Vous aurez beau réagir, forcer nos goûts, nous apprendre à sourire ; il n'en sera pas moins vrai que la satiété tarit l'amour, que la passion devient habitude, que l'homme s'use à désirer et se lasse d'obtenir, que nous oublions et qu'on nous oublie, que toutes nos

douleurs guérissent, que nous perdons les êtres qui nous sont chers, et qu'après des efforts stériles ou des résultats indifférents la vie finit pour tout le monde par l'épouvante de la mort."

Loti qui a toujours la vanité de la réalité présente devant ses yeux, s'écrie : "En attendant l'horreur finale qui s'appelle la mort, demandons à la vie tout ce qu'elle peut nous donner.... Les vrais maux de la vie sont la maladie, la laideur et la vieillesse.... Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale. Rien n'existe de ce qu'on nous a enseigné à respecter.... Je ne crois à rien.... Je n'ai pas de foi et d'espérance."

Voilà du pessimisme, mais un pessimisme différent de celui de Schopenhauer et de Von Hartman. Ce n'est pas non plus le pessimisme de la Mort dans "La Tentation de Saint-Antoine" qui console le saint en lui assurant "qu'on n'a pas besoin de posséder les joies pour en sentir l'amertume ! Rien qu'à les voir de loin le dégoût vous en prend. Tu dois être fatigué par la monotonie des mêmes actions, la durée des jours, la laideur du monde la bétise du soleil !"

Le pessimisme de Loti répond à cela, "jetons-nous à corps perdu dans une vie de plaisir. C'est là, il me semble, la seule façon logique de prendre une existence que je n'ai pas demandée et dont le but et la fin sont pour moi des problémes insolubles."

L'auteur de "Madame Chrysanthème" aime la

vie et adore la jeunesse et l'amour. "Il se sentait jeune, il avait confiance d'être jeune d'aspect," écrit-il dans les Désenchantées, "et en lui s'éveillait la même soif de jouir de tout ce qui passe." C'est avec angoisse qu'il pense à la fuite du temps et à l'effroyable vieillesse qui approche. L'idée de déchoir physiquement lui est insupportable parce qu'il est très enfant malgré son pessimisme philosophe. "Je suis un composé de tout," dit-il avec naïveté, je suis un rouleur, un blasé, un égoïste et un sauvage. C'est peut-être pour cela que j'ai été quelquefois aimé." Du reste il y a beaucoup du romanesque, beaucoup de l'homme fatal 1830 en lui. Quelquefois, en lisant ses romans un peu plus attentivement, on sent qu'il aurait pu être un grand mystique oriental s'il avait su trouver quelque part la lumière tant cherchée. Loti est un de ces êtres qui possèdent le tempérament artistique et qui ne voyant dans la vie que la matière et l'horrible néant se replient avec toute l'ardeur déçue vers l'amour et la jeunesse. Ils s'y accrochent en désespérés quand ils la sentent fuir ; alors commencent les lamentations et le désespoir parce que les cheveux blanchissent et les yeux s'éteignent.

La vieillesse—cette pauvre vieillesse—voilà l'ennemie acharnée de Loti, Voilà ce qu'il redoute. "Les animaux libres," dit-il dans "Un Vieux," une petite histoire si pathétique qu'elle vous arrache des larmes d'impuissance et de re-

gret, " ne se traînent pas ainsi jusqu'à la fin. Ils conservent leurs formes, leur raison d'être. Ils se reproduisent; ils ont leurs amours. C'est pour l'homme seul qu'est faite cette longue vieillesse—cette dérision de la vie."

Les lignes grandioses et optimistes du Rabbi Ben Ezra de Browning forment un contraste frappant avec le pessimisme désespéré de Loti.

" Grow old along with me,
The best is yet to be,
The last of life for which the first was made,
Our times are in His hand
Who saith: A whole I planned.
Youth shows but half; trust God: see all,
[nor be afraid!"

Vive l'optimisme! mais nous pardonnons à l'auteur de "Pêcheur d'Islande" son pessimisme désespérant à cause du sens nouveau et très poignant de l'amour qu'il a introduit dans le roman.

L'amour a toujours occupé une très haute place dans toutes les littératures du monde parce qu'il a cet avantage qu'il peut être compris de tout le monde. C'est une passion universelle qui s'adresse à notre cœur et à notre imagination. On fait un effort intellectuel pour comprendre un Grandet, un Vautrin, un Shylock ou une Hedda Gabler, mais on ne fait aucun effort pour comprendre "Juliette." On peut même dire que le succès d'un auteur dramatique ou d'un romancier

dépend de la façon qu'il a senti l'amour. Des écrivains décisifs comme Dumas fils et Stendhal se sont fait une spécialité de ce sujet. Il a été représenté et décrit par des écrivains de génie depuis que les peuples ont commencé à avoir une littérature. Shakespeare dans son "Anthony and Cleopatra" et l'Abbé Prévost dans "Manon Lescaut" nous ont montré combien cette passion est capable d'avilir un individu. Alexandre Dumas fils nous a donné l'amour "sauveur" qui s'élève jusqu'à la grandeur sublime du renoncement et du sacrifice, mais Loti a inoculé l'amour avec le microbe du pessimisme. Il nous bouleverse le cœur et nous fait pleurer à chaudes larmes en nous représentant la passion, non comme une source de joie, comme font la plupart des romanciers idéalistes, mais comme une source d'indicible tristesse. Dans ses livres il ne nous donne ni l'amour qui finit bien, comme dans les romans bourgeois, ni l'amour qui amuse, comme dans les livres de Dickens, mais l'amour qui ne finit pas ou bien qui finit mal, comme dans la vie. La conception de la passion dans les livres de Loti est le résultat logique de sa conception pessimiste de la vie.

Voilà enfin le trait special de Loti—trait essentiellement personnel qui imprime ses œuvres d'une originalité intense et qui le fait un écrivain tout à fait différent des autres.

L'exotisme contribue beaucoup au charme de ses romans, mais diminuons son exotisme jusqu'à

n'être plus qu'un cadre de lignes, une indication des paysages, le charme de ses livres persistera par la profondeur poignante qu'il a mise dans l'amour.

Loti est le peintre des choses qui meurent. Le bonheur qu'il nous décrit est instable comme un rêve. Il nous décrit le néant du cœur, la rupture des tendresses et les arrachements de la passion. "Finis les rêves," dit-il dans le Mariage de Loti. . . . "les emotions douces, émouvantes, ou poignantes de tristesse. . . . tout était fini dans l'abîme, dans la fange de l'éternel néant."

Personne avant lui, pas même les réalistes les plus outrés, n'avait si cruellement montré le manque de durée dans l'amour. Personne n'avait mieux fait comprendre l'impossibilité de nouer un lien sérieux dans une affection périssable.

Chez les réalistes comme Flaubert, par exemple, l'amour dépérit de satiété, d'oubli, et d'infirmité humaine, mais chez Loti l'amour meurt, non pas à cause de la trahison de l'âme, mais de ce quelque chose qui est bien plus désespérant et qu'on pourrait appeler la trahison des choses.

L'infidélité et la laideur morale d'Emma Bovary, là lâcheté du blasé Rodolphe Boulanger, et les ennuis de Sapho et d'autres horreurs que les réalistes se plaisent à nous décrire, ne nous apportent pas l'impression d'impuissance poignante et de désespoir que nous fait éprouver la séparation de Loti et de Rarahu. "Y a-t-il une souffrance plus grande, dit-il, que celle d'aimer et de sentir

qu'on ne vous écoute plus ? Que ce cœur qui vous appartenait se ferme quoi que vous fassiez ? Que le côté sombre et inexplicable de la nature reprend sa force et ses droits ? Et pourtant on aime de toute son âme cette âme qui vous échappe. La mort est là qui attend. Elle va prendre bientôt son corps adoré qui est la chair de votre chair. La mort sans résurrection, sans espoir, puisque celle-là même qui va mourir ne croit plus à rien de ce qui sauve et qui fait revivre. Si cette âme était tout à fait mauvaise et perdue on en ferait le sacrifice comme d'une chose impure. Mais sentir qu'elle souffre, qu'elle a été aimante et pure ; c'est comme un voile de ténèbres qui l'enveloppe ; une mort anticipée qui l'etreint et qui la glace. Peut-être ne serait-il pas impossible de la sauver, mais il faut partir, s'en aller pour toujours.... On ne peut rien !!"

Quand on ferme "Madame Bovary," ce livre si désespérant, on s'écrie : quelle illusion, quel mensonge trompeur que cet amour que les poètes nous décrivent d'une manière si enchanteresse. Chez Loti, au contraire, on s'aime et pour toujours, même jusqu'au delà de la mort comme dans Fantôme d'Orient, car l'auteur de Pêcheur d'Islande croit à l'amour, mais il nous décrit l'obligation du renouement, la fugacité des tendresses et la mort violente du bonheur parce qu'il est pessimiste, et il veut nous faire sentir ce quelque chose qui est

bien plus tragique que le mensonge de l'amour—c'est le mensonge de la vie.

Loti a ôté à l'amour sa durée et a trouvé ainsi une source originale de sensations déchirantes.... lui qui veut être poignant! L'amour a soif de durée. Il rêve l'éternité dans ce mot qui résume si bien ses désirs, "toujours."

Les livres de Loti qui ne sont qu'une progression d'angoisse et d'agonie morale, répondent à nos inspirations par ce mot si cruel—"jamais."

Ce qui accentue la fatalité de ces unions douloureuses c'est le déclassement des personnages, la différence des races, d'éducation et d'idées. Loti, quoiqu'il s'habille comme un Tahitien, un Turc ou un Japonais, et qu'il sache la langue du pays, est toujours tourmenté par l'effroyable distance qui le sépare de sa patrie et de son foyer.

Cette union d'âme par l'amour de deux créatures essentiellement différentes est toujours passagère, incomplète et tourmentée. Rarahu, Madame Chrysanthème et Fatou Gaye comprennent avec une intuition mystérieuse qu'elles ne sont qu'un jouet de passage pour cet homme blanc qu'elles aiment, pourtant, comme on aimerait un être surnaturel que l'on pourrait à peine saisir et comprendre. L'amour entre ces deux êtres est un échange inassimilable. Un gouffre les sépare..... ce gouffre fatal qui existe entre l'Occident et l'Orient.

Cette négation de l'amour par l'impossibilité

et l'obstacle est bien plus attristante que la négation de l'amour par l'oubli. Flaubert dans "Madame Bovary" nous montre la passion mourant d'épuisement et de lassitude, car pour les réalistes l'amour est une affection périssable qui est soumise à ce que Ibsen appelle "the law of change." Une passion dont il serait très bête de demander une durée éternelle, comme il serait ridicule de demander à la vie une jeunesse éternelle. Tout cela est triste—horriblement triste, mais c'est l'ordinaire condition humaine, et après tout on voit toujours tomber sans regret la fleur qui se fane. Mais Loti fauche, pour ainsi dire, la fleur d'amour dans toute sa fraîcheur. Il change le baiser d'ivresse en baiser d'adieu. Voilà un pessimisme très remarquable chez un écrivain qui n'est pas un sceptique, car l'amour existe dans ses romans; il éclate, il rayonne, il donne à la douleur toute sa magnificence désolée. Dans Fleurs d'Ennui il s'écrie: "Si l'âme existe c'est dans l'amour que j'ai le plus compris sa présence, que je l'ai le plus sentie amalgamée à ma chair." Loti affirme l'amour, mais ce n'est que pour pouvoir le jeter vivant et palpitant à l'oubli. Ses romans ne sont qu'un long gémissement de tendresse achevé dans le silence éternel de l'horrible néant. Il bouleverse notre cœur et déconcerte notre imagination tion en accumulant les langueurs amoureuses que pour nous faire sentir l'impossibilité du bonheur. La poésie de ses écrits est cruelle et profonde à

cause même de ce sentiment d'impuissance et de délirante tristesse qu'on éprouve. Alfred de Musset nous émeut, mais Loti nous déchire et nous fait fondre en larmes.

Cette façon originale et émouvante qu'il a de traiter la passion eût suffi pour rendre ses œuvres immensément populaires, même s'il n'eût écrit que des romans conçus d'après des cadres et des sujets ordinaires. Mais l'auteur "d'Aziyadé" a ajouté un autre charme puissant à ses livres en nous décrivant des pays de rêve et des créatures simples et presque sauvages mais ayant de la grâce et de la poésie; en somme, il a donné à ses romans l'attraction de l'exotisme.

L'exotisme n'est pas seulement une description géographique ou ethnographique. C'est une vie inconnue qui se révéle à nous, qui nous grise de parfums, d'harmonies étranges, nous enveloppe de toutes parts et devient pour un moment notre vie. L'exotisme n'est pas du nouveau en littérature. "Paul et Virginie," cette œuvre pleine de fraîcheur et de charmante poésie, est restée inoubliable parce que la scène ce passe dans un milieu de rêve autour des cases de bambous et de bananiers. Ce qui fit acclamer "Atala" avec enthousiasme c'est moins l'idylle amoureuse que cette splendide Floride, ce silence morne des savanes, ces magnifiques forêts vierges du Nouveau Monde. La popularité d'une œuvre inférieure comme "Uncle Tom's Cabin" n'a d'autre raison que l'ex-

otisme—cet exotisme qui est toujours si attrayant, surtout de nos jours où le public curieux s'est épris de voyage et s'est passionné pour les grands explorateurs.

La littérature des voyages exerce sur nous l'attraction mystérieuse de l'inconnu, du "non vu," mais pour mettre de la vitalité et du coloris dans ces récits des terres étrangères il est nécessaire avant tout de posséder le don de décrire la vie plastique. Chateaubriand, Bernardin de Saint Pierre et Pierre Loti sont des artistes qui poétisent les voyages et donnent à leurs créations l'illusion de la vie réelle.

Loti diffère de ses prédécesseurs en ce qu'il n'est pas seulement un peintre d'exotisme simple. "Paul et Virginie," ce chef d'œuvre de Bernardin de Saint Pierre, est une simple idylle amoureuse entre deux enfants de la même race. L'Atala de Chateaubriand est également une histoire amoureuse de deux sauvages de même race, c'est à dire de deux êtres qui se comprennent, qui ont les mêmes notions, les mêmes croyances, et la même éducation, et chez qui l'amour est un échange assimilable. L'auteur de "Madame Chrysanthème" a joint à l'exotisme de Bernardin de Saint Pierre un élément nouveau qu'on pourrait appeler "le rebours des personnages." Il a accouplé des psychologies différentes, ce qui contribue beaucoup à rendre ses livres si poignants. "C'est ce vieil Orient," dit-il dans "Fantôme d'Orient," "qui me fait sentir

combien sont dissemblables jusqu'à l'âme les différentes races humaines et tout ce qu'il y a d'impossible, d'insensé et de funeste à aller chercher l'amour là-bas. Entre ces deux égarés qui s'aiment reste toujours la barrière des hérédités et des éducations foncièrement différentes : l'abîme des choses qui ne peuvent être comprises. Quand vient leur fin ils n'auront seulement pas pour les bercer ensemble à la dernière heure le commun souvenir encore un peu doux des mirages religieux de leur enfance ni la même terre après pour les réunir. Il semble ainsi que le temps et la mort vous séparent davantage et qu'on s'aille dissoudre dans les néants opposés."

L'exotisme de Pierre Loti est romanesque et réaliste. " Paul et Virginie," selon ce que nous dit l'auteur, sont des êtres primitifs, mais si nous les analysons nous verrons que la gracieuse Virginie parle comme un livre et qu'elle est aussi raisonneuse que la Julie de la Nouvelle Héloïse. Bernardin de Saint Pierre nous a donné des créatures naïves qui charment avec leur innocence et leur fraîcheur, mais Loti, qui reste toujours un réaliste puissant, nous fascine par ce délicieux mélange du réalisme et de la poésie qui satisfait à la fois notre imagination et notre besoin d'exactitude.

Un critique discutant les héroïnes de Loti dit : " Elles sont des sauvages — de vraies sauvages qui sentent la bête." Cela, il nous semble, n'est pas tout à fait vrai, car l'auteur " d'Aziyadé " ne met pas

dans ses caractères toutes les crudités de sa couleur descriptive. Ainsi le Yann de "Pêcheur d'Islande" n'a ni la rudesse ni la grossièreté d'un paysan de mer, et la petite Rarahu du "Mariage de Loti" n'est pas tout à fait une sauvage.

La vérité de l'idylle dans Pêcheur d'Islande a effrayé l'auteur; aussi, au lieu de nous donner une villageoise, il a créé la fine et mélancolique Mademoiselle Gaud. Il nous donne tout ce qu'il faut pour nous émouvoir, mais il ne nous choque pas, car ses heroïnes sont presque toutes des enfants qui gardent toujours un peu de la candeur et de la naïveté de l'enfance, quoiqu'elles aient pourtant déjà fait beaucoup de progrès dans la science cynique de la vie.

"Les Désenchantées" est le seul roman à thèse que Loti a écrit. Il nous peint avec un coloris merveilleux, dans un style d'une perfection impeccable, l'horrible cruauté dont nous sommes capables quand nous essayons d'introduire notre culture occidentale dans ces pays d'Orient où régnent l'immobilité et le fatalisme. A notre avis ce livre est le plus triste et le plus noble de ses romans. C'est une tragédie angoissante du féminisme en Turquie. C'est l'histoire de trois jeunes filles aux âmes éveillées à l'amour du beau, du vrai et de la liberté, qui souffrent horriblement des restrictions imposées par les institutions orientales, qui ne demandent à la femme que d'être une poupée "amoureuse et jolie." "Aurez-vous compris

le crime d'éveiller des âmes qui dorment," écrit Djenane à André, "et puis de les briser si elles s'envolent ? Aurez-vous compris l'infamie de réduire des femmes à la passiveté des choses? Savez-vous que nos existence sont comme enlizées dans le sable et pareilles à de lentes agonies. Oh, dites-le !.... Que ma mort serve au moins à mes sœurs musulmanes. J'aurais tant voulu leur faire du bien quand je vivais ! J'avais caressé ce rêve autrefois de tenter de les réveiller toutes.... Oh, non, dormez, dormez, pauvres âmes. Ne vous avisez pas que vous avez des ailes ! !

Loti, qui est un homme du passé, n'est certainement pas en faveur du féminisme; aussi il répond à cette ardente prière de Djenane : "Guerre aux institutrices et à tous ces livres qui élargissent le champ de l'angoisse humaine. Retournez à la paix douce des "aïeules." Par un mystère inexplicable d'atavisme il possède l'âme très orientale, et pour lui il n'y a rien de meilleur que "cette instabilité, cette indifférence à la fuite du temps, cette sagesse résignée qu'on ne trouve qu'en Islande." "Quelles belles figures de confiance et de paix sur ces turbans," s'écrie-t-il enthousiasmé en faisant le contraste des foules d'Orient avec celles de nos pays de progrès. "Quelle différence avec les ouvriers de nos villes occidentales aux yeux de cupidité et d'ironie brûlés d'alcool. La plupart étaient des artisans mais qui travaillaient pour leur compte chacun de son petit métier dans sa maisonnette en

plein air. Combien ils plaindraient les pauvres ouvriers de nos pays de progrès qui s'épuisent dans l'usine effroyable pour enrichir un maître."

Décidément Loti n'a vu dans l'activité de nos pays civilisés que les horreurs du capitalisme. Cette âme ennuyée du décadent qui n'a ni foi ni espérance adore la croyance et la crédulité enfantine de ces sages Orientaux. "Oh, puissent Allah et le Khalife protéger et isoler longtemps ce peuple turc, songeur, religieux et bon. L'un des plus nobles de ce monde et capable d'énergies terribles, d'héroïsmes sublimes sur le champ de bataille quand la terre natale est en cause ou si c'est l'Islam et la foi."

Notre civilisation matérielle n'est pour lui que de la banalité et de la laideur, et c'est avec une indicible tristesse qu'il regarde cette horreur de progrès envahir avec sa misère, son alcool et ses explosifs son cher Stamboul.

Loti est un des écrivains les plus personnels de notre temps. Il nous a apporté quelque chose de tout à fait nouveau à l'époque où l'art ne semblait plus susceptible d'être rajeuni. Il nous a communiqué un frisson de mélancolie et d'émotion. Il a dédaigné notre civilisation épuisée pour aller chercher ses sujets dans les terres vierges. Son œuvre pessimiste et décourageante est empreinte d'une profonde originalité. Elle ne nous enseigne rien. C'est tout simplement "de l'art pour l'art."

Les portraits qu'il fait des paysans bretons et

des matelots—de ces êtres pour qui la vie a toute la monotonie de la mer, sont si sympathiques, et surtout cette personnification du Vieux Océan, le principal personnage de Pêcheur d'Islande, suffisent pour le placer parmi les maîtres de la littérature.

Pour Loti, le matelot, la mer n'est pas un monde des eaux ou une armée de monstres comme nous la représente Dickens dans sa fameuse description d'une tempête dans "David Copperfield." La mer personnifiée dans Pêcheur d'Islande est un être titanique plus formidable que le Minotaure de la Grèce. C'est l'ennemie redoutable—"la grande tueuse," qui finit par dévorer ses enfants.

Cette conception grandiose de la mer jointe au sens nouveau de l'amour qu'il a introduit dans le roman et à un style artistique et spontané, assurent l'immortalité de son œuvre. S'il n'avait écrit que Pêcheur d'Islande, cela aurait été suffisant pour le classer au premier rang des romanciers modernes.

JOSÉPHINE E. DIAZ.

LES ROMANS DE PIERRE LOTI.

Pierre Loti, nom de plume de Monsieur Louis Julien Viaud, naquit à Rochefort, dans la Charente, le 15 janvier 1850, tout près du grand océan qu'il a tant aimé, tant chanté, et sur lequel il a vécu les premières années de sa jeunesse. Ses parents étaient d'austères protestants, et lui-même annonça de bonne heure son intention de devenir pasteur; il était le plus jeune de trois enfants, et pour cette raison il fut l'idole, le chéri, non seulement de son père, de sa mère, de son frère, de sa sœur, mais aussi de ses grands parents, de plusieurs tantes et grand'tantes. Dans son charmant livre, le Roman d'un Enfant, il nous initie à son enfance, dont il a conservé un doux, un pieux souvenir; aucun événement de sa vie hasardeuse de marin n'a pu faire oublier son pays, les êtres chers restés au foyer. Peut-il exprimer d'une manière plus touchante l'immense affection qu'il vouait à sa mère que par les paroles suivantes :

" Ma mère est la seule personne au monde de qui je n'aie pas le sentiment que la mort même nous séparera." Loti fut un enfant rêveur, mélancolique, pendant qu'on le croyait absorbé par ses études, il restait de longues heures, le regard perdu dans l'espace, son imagination le transportant au delà des terres lointaines, des mers tropicales, et c'est alors qu'il sentit naître, se developper en lui l'irrésistible vocation de marin.

Son premier roman, Aziyadé, eut un grand retentissement, et Madame Juliette Adam, cette brillante femme de lettres et de société, l'attira dans ses salons, le rendez-vous d'une phalange artistique et littéraire. Suivant ses conseils il écrivit dans la Nouvelle Revue, et, dès lors, il obtint une place prépondérante parmi les romanciers modernes. Il est impossible de le ranger dans une classe d'écrivains quelconque, il est personnel et nul ne pourra lui donner un nom, une appellation. Dans son discours de réception à l'Académie française, il reconnaît qu'il lit très peu et que les œuvres d'Octave Feuillet, auquel il succéda, en 1892, lui étaient parfaitement inconnues avant son élection. Bourget le dépeint comme le "visionnaire le plus délicat de notre temps, le plus complexe des êtres avec les sens d'un sauvage primitif et une âme aussi décadente que la plus décadente parmi les modernes." Avec quelle tristesse ne lisons-nous pas les passages suivants d'une lettre adressée pendant son séjour en Turquie à son ami, Sir Walter Brown. "Il n'y a pas de Dieu, rien n'existe de ce qu'on nous a appris à respecter, il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possible, en attendant l'épouvante finale, qui est la mort ; ma règle de conduite est de faire tout ce qui me plaît, je ne crois à rien." Loti était-il sincère dans le moment, ou bien sa plume était-elle simplement l'interprète de son âme nostalgique, l'expression d'un grand désappointement,

d'un espoir déçu ? Lui seul pourrait nous répondre.

Officier de marine, il a visité presque tous les coins du globe, et comme il a le don suprême de voir et de sentir, de ses longs, nombreux et lointains voyages il nous a laissé des tableaux vivants inoubliables, aux couleurs vives, claires, lumineuses, car Loti est un paysagiste sentimental, un peintre exotique. Etant aussi un des plus grands poètes de la littérature moderne, il chante les beautés de la nature en rêveur, en impressionniste, toujours avec charme, toujours intéressant, qu'il décrive le grand Océan ou qu'il raconte les joies, les douleurs humaines ! La note dominante de ses écrits est surtout la mélancolie, mais elle est si douce, si infiniment tendre, qu'elle nous touche profondément et nous fait verser souvent bien des larmes sincères. Nous pleurons sur des aïeules, sur des enfants qui meurent, sur des amants qui sont séparés, avec une sympathie aussi vive, un cœur aussi chaud, que si nous les avions connus, aimés. Quelquefois aussi les impressions sont cruelles, brillantes, comme dans le Roman d'un Spahi, ou dans l'histoire d'Un Vieux. Plusieurs de ses écrits ne sont que des notes jetées rapidement par plaisir sans ordre, selon l'impression de sa carrière aventureuse de marin. Pas d'invention, pas d'intrigue, le dialogue est presque nu, le style simple, le drame élémentaire ; les personnages y ont des âmes fort simples, le tout se borne à

des amours suivies de séparations, l'héroïne change de couleur, de nationalité, le pays est différent, mais le sujet varie peu.

Après la passion dévorante, la fatalité tragique d'Aziyadé, il publia le Mariage de Loti, le plus pathétique de ses romans, assurément un de ses meilleurs. Quel étrange mais aussi quel monde réel nous fait-il connaître dans le récit de son séjour à Tahiti. Tahiti la délicieuse, cette reine polynésienne, cette île d'Europe au milieu de l'Océan sauvage, la perle, le diamant du cinquième monde, Tahiti l'indolente, où il n'y a ni poisons, ni serpents, où les hommes ne travaillent ni ne peinent, où les filles rieuses passent leur vie à se couronner de fleurs. Le lieutenant anglais Henry Grant se fait baptiser Loti afin que son nom fût prononcé plus facilement par les natifs, et il nous raconte ses amours avec l'enfant sauvage, la primitive, la charmante, l'intéressante Rarahu. Ces deux êtres étaient d'une origine, d'une nature trop différentes pour bien se comprendre ; cependant ils s'aimèrent sincèrement. Sentant combien la distance qui les séparait était grande, elle lui disait : "Ton pays est bien loin, Loti ; à quelle hauteur faudrait-il monter pour l'apercevoir ?" Puis elle lui faisait part d'un doute qui lui était venu. "Notre race diffère tellement de la tienne que j'ai peur, quoi que disent les missionaires, que votre Dieu sauveur ne soit venu que pour vous et ne nous reconnaisse pas." Pensée bien profonde pour une fille de son âge, de

sa condition. Quand sonna l'heure cruelle, inexorable de la séparation, qu'ils prévoyaient éternelle, ils souffrirent tous deux beaucoup ; pour exprimer sa douleur, elle composa une complainte qu'elle lui chantait d'une voix chaude et vibrante : "Ma douleur est aussi haute que le sommet du Mont Paia, ô mon amant !" Pour apaiser l'angoisse de la séparation, elle adressa plusieurs lettres à Loti, toutes écrites dans le style imagé, fleuri de son pays. On ne peut lire sans une grande et profonde émotion son dernier envoi, son suprême adieu :

"O mon petit ami, ô ma fleur parfumée du soir, mon mal est grand dans mon coeur de ne plus te voir. O mon étoile du matin, mes yeux se fondent dans les pleurs de ce que tu ne reviens plus. Je te salue par le vrai Dieu, dans la foi chrétienne.

Ta petite amie, RARAHU."

Elle mourut à l'île de Bora Bora où elle était née, à peine âgée de dix-huit ans, emportée autant par le chagrin que par la maladie de poitrine dont elle souffrait depuis quelques mois.

En 1883, il publia Mon Frère Yves, et en 1886, Pêcheur d'Islande, peut-être les deux plus artistiques de ses romans, et je crois être l'écho de l'opinion générale en affirmant que Loti, n'eût-il écrit que ces deux ouvrages, son nom aurait été universellement placé à côté des plus grands écrivains. Mon Frère Yves, c'est la vie de bord, la

mer d'Orient et des tropiques, c'est l'histoire d'un matelot qui s'enivre à chaque descente à terre et c'est aussi l'histoire de l'étrange et touchante amitié de ce matelot pour son frère d'adoption, Pierre. Mais le charme de ce livre consiste surtout dans l'art merveilleux avec lequel il peint le ciel de la douce et âpre Bretagne, l'âme de ses habitants, et dans ses descriptions de la mer. Quand il nous représente le grand Océan, si poétique dans ses moments de calme, de repos, nous voudrions être à bord d'un navire, n'avoir au-dessus de nos têtes que la majesté mystérieuse de la voûte céleste, autour de nous que la vaste étendue de la mer bleue, et laisser nos pensées s'abandonner au charme d'un rêve délicieux, enchanteur. Lorsqu'il nous raconte les colères, les rugissements de la mer, avec ses dangers, nous croyons entendre le lugubre, le formidable gémissemet du vent, le bruit incessant des vagues monstrueuses qui semblent de véritables montagnes mouvantes, voir les mâts se tordre en proie à la fureur des éléments, et nous sommes saisis de pitié, d'admiration pour ces braves, hardis, intrépides marins qui souffrent tant physiquement et moralement. L'illusion est si grande, que nous sommes prêts à fermer les yeux pour ne pas voir le pauvre navire, point noir, imperceptible, dans l'espace infini disparaître dans l'abîme insondable.

Pêcheur d'Islande est supérieur à Mon Frère Yves ; il a une certaine intrigue, une certaine uni-

té, c'est un poème épique de la mer ; dans ces deux ouvrages le pittoresque est merveilleux, l'émotion profonde, la simplicité absolue. Sylvestre et Yann sont jeunes, beaux, forts, courageux ; tous deux meurent en héros. Le premier, servant fidèlement sa patrie, est tué en Chine à l'âge de dix-neuf ans ; l'autre, accomplissant son devoir de marin, paie son tribut à la "grande tueuse." Le caractère de Gaud nous attire ; elle est bonne, vertueuse, aimant d'un amour pur, ardent, tout d'abnégation, le beau Yann. Lorsqu'ils se rencontrent à ce bal où la première fois ils dansent ensemble, où il lui parle en ami, presque en fiancé, quel souvenir enchanteur ne conserve-t-elle pas de cette soirée, de son "Au revoir !" Aussi quel chagrin lorsqu'il paraît indifférent, la trouvant trop riche pur lui !

Il repart pour l'Islande, la pauvre Gaud perd son père qui la laisse sans ressources, et elle est obligée de travailler pour vivre ! Enfin le bien-aimé revient, la barrière imaginaire qui les séparait n'existe plus, le mariage s'accomplit et elle connaît quelques jours d'un complet bonheur ; mais, hélas ! de bien courte durée. Yann s'embarque de nouveau, retourne à la pêche, son gagne-pain, mais on ne le revoit plus. La mer d'Islande le réclame et devient son tombeau. Existe-t-il, je vous le de mande, une douleur plus poignante que celle de cette pauvre vieille Yvonne se rendant à l'appel du commissaire de marine, le cœur débordant d'espérance? Elle revêt sa belle robe du dimanche,

met sa coiffe blanche, dont elle n'orne sa tête que pour les occasions solennelles, et, arrivée au but de son pélerinage, elle apprend seule, brutalement, la mort de son bien-aimé Sylvestre !! D'abord elle ne comprend pas, il faut lui répéter la terrifiante nouvelle : " il est décédé." Elle ne prononce pas une parole, demeure comme étourdie, accepte machinalement la médaille militaire, trésor de l'humble héros, la petite boite, les trente francs, produit de la vente des effets de son cher envolé. Puis elle reprend le chemin de sa demeure ; la route est pour elle un long, interminable calvaire, elle se heurte aux cailloux du chemin, elle chancelle ; les enfants l'insultent, la croyant ivre. Enfin elle arrive chez elle brisée de corps et d'âme. Par un heureux hasard, la bonne Gaud vient la voir, elle partage la grande et légitime douleur de la vieille grand'mère, reste la soigner et promet de ne jamais l'abandonner.

Dans Madame Chrysanthème nous retrouvons Yves et Pierre ; nous sommes avec eux au Japon, à Nagasaki. Comme toujours, Loti commence par nous présenter son énigmatique petite femme, Madame Chrysanthème, excellente musicienne n'aimant que l'argent, naïve dans son immoralité, aussi incompréhensible que ses autres héroïnes. Sous la plume merveilleuse de l'auteur, tout ce qui touche au Japon devient réel ; ce n'est plus un pays qu'il décrit mais bien un monde intellectuel et moral que nous ne connaissons pas.

Ce qu'il admire surtout chez les Japonaises, c'est l'ordre, la symétrie, l'espace réservé à chaque objet, leur adresse artistique, la forme et la couleur dans la simple décoration de leurs maisons, le tout formant un ensemble agréable, très harmonieux, bien différent de leur intérieur tel qu'il est représenté en Europe. Cependant, il considère les petites Japonaises comme des femmes insignifiantes, des marionnettes, des poupées légères et frivoles.

Le Roman d'un Spahi nous transporte au Sénégal, l'impression générale est cruelle, car le paysage est désolé, le sol stérile, le soleil aveuglant, le sable brûlant. La négresse Fatou-gaye est l'héroïne du roman ; c'est une esclave africaine, sentant la bête humaine, dit un certain auteur ; sa tête est rasée à l'exception de quatre petites tresses qui l'ornent ; elle a des dents merveilleusement blanches, des yeux d'une extrême mobilité. Elle est voleuse, menteuse, mais elle aime Jean Peyral jusqu'à la mort. La fin est lugubre, aussi noire que les habitants du pays, le combat des spahis et des nègres, la mort de Jean, de Fatou-gaye et de leur enfant ! Tout ce sang versé forme un horrible dénouement qui nous serre le cœur et nous impressionne comme un affreux cauchemar ! Ah ! combien je préfère son troublant roman d'Aziyadé, l'alanguissant et émouvant Mariage de Loti, la simplicité, la poésie de Mon Frère Yves et de Pêcheur d'Islande ! !

Ramuntcho est une triste idylle du Pays bas-

que où les choses conservent toujours le même aspect, où l'esprit des ancêtres plane dans les forêts et sur les montagnes. Le héros est un sentimental, ayant une admiration d'artiste pour les beautés de la nature, mais c'est encore un primitif. Sa mère, Franchita, a aimé un homme de la ville, qui l'abandonne ; elle revient avec son enfant dans son pays, n'accepte pas un sou de son séducteur, et, même sur son lit de mort, refuse de divulguer à son fils le secret de sa naissance. Ramuntcho aime d'un amour idéal une jeune et jolie fille justement nommée Gracieuse, fille de Dolorès, l'ennemie de Franchita. Dolorès s'oppose formellement à l'union des deux jeunes gens, ne voulant pas donner sa fille à un homme sans nom, et, inflexible, inexorable, elle profite de l'absence de Ramuntcho, qui fait son service militaire, pour enfermer Gracieuse dans un couvent, et les deux fiancés sont séparés à jamais ! ! Pierre Loti a tiré de ce roman un drame représenté à Paris, musique de scène composée par Monsieur Gabriel Pierné ; les deux principaux rôles tenus par Monsieur Alexandre et Mademoiselle Sylvie.

Il publia dans la Nouvelle Revue l'histoire d'Un Vieux et sa plume n'a jamais reproduit rien rien de plus saisissant, de plus émouvant. Kervella est un pauvre matelot, mis à la retraite, non pas qu'il soit infirme, incapable de travailler, mais simplement parce qu'il a atteint la limite d'âge. Il dit adieu à la vie de marin avec un profond désespoir ;

pour se faire illusion il achète une maison au bord de la mer, se coiffe d'un burnous, fume une longue pipe, relique de ses voyages. Il a subi de terribles épreuves, aucune douleur ne lui a été épargnée, sa femme le trompe, il perd sa fille unique, tendrement chérie, et son chagrin est d'autant plus violent qu'il apprend que cette chère dépouille a été jetée dans la fosse commune; l'argent envoyé pour subvenir aux frais des funérailles ayant été volé. Toute cette histoire est navrante, elle nous tient en suspens, et la mort du pauvre Vieux, décrite comme Loti seul peut le faire, vous fait frissonner. Ecoutez-le: "Un jour la Mort passant près de Brest pour achever deux ou trois poitrinaires, aperçoit le Vieux et l'étrangle"!!

Dans l'Exilée il consacre quelques chapitres charmants à l'exquise Carmen Sylva, la célèbre Reine de Roumanie qui l'honora de son amitié. Le voyage qu'il fit avec elle en Italie lui a laissé un souvenir impérissable tout plein de charme pour cette incomparable reine et artiste.

Son livre "Les Désenchantées" contient de fort belles pages, les descriptions de la vieille Turquie sont admirables, superbes! Puis Djérane Zeyneb, Melek sont dignes d'intérêt, ce sont des révoltées, avides, assoiffées d'indépendance, de liberté; elles aiment la vie et veulent en jouir, car elles sont jeunes et belles.

Dans Fantôme d'Orient Loti visite de nouveau les lieux, si chers à sa mémoire, où il a vécu avec

Aziyadé, mais il n'y trouve que sa tombe, tandis que la Troisième Jeunesse de Madame Prune nous remène encore au Japon, et nous retrouvons Madame Chrysanthème, cette fois menant joyeuse vie avec un de ses compatriotes.

Je n'ai pu donner ici qu'une analyse imparfaite mais sincère des principales œuvres de Loti; il serait trop long de les énumérer toutes, et du reste mes impressions seraient toujours les mêmes. Cependant, avant d'achever ces notes je ne puis résister au désir de mentionner son livre par excellence, son chef-d'œuvre, "La Galilée." Ce n'est pas un roman, impossible de le raconter; c'est un pélerinage en Palestine. Nous visitons les lieux saints, l'ardent et mystérieux berceau de l'ère chrétienne, la patrie d'adoption de Jésus. Jérusalem, Nazareth, Cana, Damas, autant d'étapes, de pérégrinations, où tout nous rappelle l'enfance, la vie, la mort de notre Sauveur. Pour bien comprendre cet admirable ouvrage, pour l'apprécier à sa juste valeur, pour en ressentir toute la bienfaisante influence, il faut le lire lentement. Si les lieux ont été profanés, si quelques monuments ont été détruits par le temps ou par les hommes, les souvenirs chers et sacrés évoqués en nous par cette lecture ranimeront notre foi, notre espérance, doux et précieux talismans de nos cœurs, de nos âmes, et nous dirons aussi: "Le Christ parti rien n'éclaire notre abîme; nous revoyons les âges noirs qui vont succéder aux grands rêves célestes,

où les désolés ne sauront même plus ce que c'était què la Prière ! ! !"

RÉGINA BLANCHIN.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.)

CONCOURS DE 1912-1913.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

LA FONTAINE ET SES FABLES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au ler mars 1913 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $50.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,

BUSSIÈRE ROUEN,

P. O. Box 725. Nouvelle-Orléans.